

À Yvonne et Jules Laffon

Le 17 novembre 1939
38^e Escadre. S. P. 934

Mes chers Parents,

Je reçois votre lettre. Les nouvelles parviennent maintenant sans à-coups.

Je croyais vous avoir dit que j'avais reçu une lettre de M. Boucher charmante, délicate, intelligente affectueuse; il me disait que Papa lui avait écrit. Je ne doute pas qu'il lui réponde; mais il prendra son temps.

Oncle Emile m'a adressé une longue lettre, la plus aimable qu'il m'ait jamais écrite. Il semble tenir à nous, il me parle de mes beaux-frères; il me donne même de leurs nouvelles.

Je voudrais qu'enfin quelqu'un veuille bien m'envoyer les adresses militaires d'André et François. Je suis heureux de la promotion de celui-ci.

Rien ne change ici. Je travaille aussi peu que Papa se tue à la besogne.

Il ne serait pas impossible que je vienne dans quelque temps pour une permission de 10 jours. J'en passerai une partie à Angers avec vous. Le reste je ne sais où.

Bien affectueusement

E. Laffon

À Emile Laffon

21 novembre 1938 [*sic*; en réalité: 1939]
Bibliothèques des Avocats. Palais de Justice.

Mon cher ami,

Votre lettre un peu grave ne m'a pas surpris, car je pensais bien que cette guerre vous laissait assez de loisir pour essayer de découvrir ce que sont devenues dans la tourmente nos idées générales, ou du moins celles dont nous étions le plus épris.

Vous avez applaudi, l'an dernier, au discours du bâtonnier qui s'élevait avec vigueur contre la crise de l'idée de justice, et vous

m'écrivez que vous restez fortement attaché au Palais qui représente encore pour vous les meilleures idées de notre temps. Vous voulez faire de la justice le centre de votre vie.

Pourquoi, s'il en est ainsi, votre lettre exprime-t-elle tant de désillusion?

Nous nous battons pour le triomphe du droit, pour le respect de la parole donnée. C'est pour assurer la victoire de la justice que nous engageons la vie de plusieurs millions de nos concitoyens, la tranquillité de tous les Français, toutes les richesses du pays.

Nous sommes sûrs de l'emporter, et ne voilà-t-il pas de quoi satisfaire ceux qui s'alarmaient de la crise de l'idée de justice?

Mais pour comprendre vos préoccupations, il me suffit d'observer que les magistrats sont absents de leur temple et que les audiences sont vides.

Le principal soin de chaque Français est de ne pas verser ses impôts, ne pas payer son propriétaire et ne pas acquitter ses dettes. On n'exécute plus les contrats et il n'y a plus de poursuite contre ceux qui renient leur signature.

Nous nous indignons des crimes commis par nos adversaires et nous en réclamons le juste châtement, mais dans le même moment, nous proclamons l'état de siège, nous abolissons toutes les garanties de la procédure criminelle et les juges militaires, qui reçoivent des ordres, affirment, pour les exécuter, la nécessité de l'arbitraire.

Cette justice que nous promenions dans les avenues extérieures dans un char, comme une déesse, dès que la parade est finie et qu'elle rentre chez elle, nous lui tordons le cou.

Pouvons-nous même espérer que le retentissement qu'auront, dans le monde, nos sacrifices à l'idée de justice, compenseront, et au-delà, son éclipse dans nos rapports entre Français?

On peut en douter quand on remarque la crainte de tous les petits États de paraître participer, à quelque titre que ce soit, à cette oeuvre de justice, et la position d'attente de plus grandes nations embusquées au coin du bois, pour fondre, suivant les circonstances, sur les voleurs ou sur les gendarmes.

Pour savoir quelle consécration aura dans le monde l'idée de justice, ajournons-nous après le traité de paix.

Nous pouvons cependant nous souvenir dès maintenant que la crise dont se plaignait le bâtonnier s'est singulièrement aggravée au lendemain de la guerre de 1914. Si l'histoire nous apprend qu'une

longue guerre apporte toujours dans ses fourgons l'immoralité, peut-on vraiment lui demander de restaurer la justice?

Peut-être conviendrait-il d'observer que rien n'est plus contraire à l'obtention de quelques libertés, que la hantise de la liberté, à la réalisation de certaines égalités, que le fanatisme de l'égalité, à la pratique du juste, que l'absolue justice.

Et c'est sur quoi pourrait méditer notre bâtonnier, puisqu'un coup imprévu du sort a désigné le défenseur de l'idéal pour en mesurer la vertu dans le combat qu'il doit mener aujourd'hui contre les défaillances de ceux qui le couvraient d'applaudissements.

Jusqu'ici ses efforts sont restés vains, ma bibliothèque ne reçoit que de rares lecteurs venus pour consulter les décrets lois, législation sans principes, contradictoire, souvent incompréhensible et qui n'est que la grossière caricature de la loi.

Cette expérience peut-elle nous instruire? Je n'en suis pas sûr. Vous-même en doutez dans votre lettre: «J'ai quelque peine d'ailleurs à écrire le mot expérience.»

Si graves, si décisifs que soient les événements qui viennent troubler nos plus chères croyances, ils ne sauraient prévaloir d'un seul coup contre l'ensemble d'idées et de sentiments qui, peu à peu, ont formé notre personnalité. Quoi qu'il advienne de l'idée de justice, vous trouverez toujours de fortes raisons de rester attaché à notre profession, et je serai toujours heureux de vous aider à lui porter de l'intérêt.

Il se concentre en ce moment autour de ceux qui furent vos amis et qui, comme vous, sont aux armées.

Le beau-frère de Brunois m'avait promis de me donner son adresse, il ne l'a pas fait.

Le père de Perrin m'a donné de bonnes nouvelles de son fils. Rein n'a pas pu supporter les fatigues du service, et encore moins la gamelle.

Warot vient d'être cité. Sa femme m'a donné son adresse: Lieutenant Warot, 61^e groupe de reconnaissance divisionnaire. S. P. 24.

Puyo est resté civil. De La Pradelle est un cavalier sans monture. Masse vient d'être promu sous-lieutenant et a quitté les Alpes et ses skis pour une destination nouvelle. Chamant n'est pas mobilisé. On ne sait rien de Gastambide et de Déroulède.

Vous m'avez demandé les adresses de [début illisible de ce mot] dinaire et de Hanoteau. Mme Debry a pu me les donner, car elle a reconstitué tout l'état des secrétaires de la promotion de son mari.

Sergent [début illisible de ce mot] dinaire: 3^e Régiment tirailleurs marocains S. P. 24.

Hanoteau 235^e Régiment Infanterie 3^e Bataillon S. P. 13.

J'ai vu Maroger samedi dernier. Il est affecté au service du blocus.

Lieutenant Maroger, amirauté française FM F2. Bureau naval.

Tous ceux que j'ai vus se montrent pleins de confiance, de gaieté et d'entrain, alors que dans les lettres que je reçois percent la surprise et l'impatience. La parole ne réagit pas comme la plume. Question pour le psychologue.

Vous m'avez écrit en comparant les belligérants à ces villes fortifiées du Moyen Âge qui ne furent jamais prises d'assaut, mais qui ouvrirent leurs portes d'elles-mêmes. Je goûte cette comparaison parce que dans ces villes assiégées tous participaient à la bataille et qu'elles sont bien à l'image d'une guerre totale.

Dans ces luttes d'usure, rien ne signale jusqu'au dernier moment l'épuisement d'un des combattants. Mais plus longue fut la résistance, plus brusque sera l'effondrement.

Nous retrouvons, usés et vieilliss en quelques semaines, des hommes et des femmes qui avaient supporté, sans faiblir pendant de longues années, les épreuves de la vie. Entre ce qui était encore hier supportable, et ce qui, aujourd'hui, est devenu intolérable, la différence semble insensible, et cependant c'est elle qui amène la ruine.

On peut demander beaucoup aux hommes, aussi longtemps qu'ils sont soutenus par un espoir de succès dans leurs entreprises, mais on ne peut obtenir d'eux qu'ils continuent à se battre indéfiniment quand ils ont compris que leur sacrifice est devenu inutile.

Restez donc persuadé que vous ferez un très beau discours et dans un avenir prochain. J'ai reçu aujourd'hui la caisse de livres que M. votre père m'a envoyée. En les rangeant je n'ai pas éprouvé de regret, parce que je sais que votre travail ne sera pas inutile. Le tremplin vous permettra de faire un bond vers des régions qui vous paraissent peut-être un peu trop sévères, mais que la gravité des temps nous aura rendues plus accessibles.

C'est là que mon affection vous donne rendez-vous si du moins vous avez pardonné à ce long bavardage à la faveur de l'amitié,

Chr. Boucher

À Yvonne et Jules Laffon

Le mercredi 22 novembre [1939]

Mes chers Parents,

Je ne sais pas encore le jour exact où ma permission sera accordée. Je compte vous voir au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, à Paris ou à Angers, comme vous voudrez, cela m'est égal.

Je crois cependant que Paris est le mieux, car je compte bien ne pas m'endormir dans une ville de province qui doit être lugubre et ressembler, peut-être en pire, à celles que je vois maintenant, Troyes par exemple.

Demandez donc votre liberté à partir de jeudi ou vendredi prochain (pas celui-ci, l'autre, 1^{er} décembre). Bien entendu je vous téléphonerai, en temps voulu.

J'ai reçu un mot de Marcelle. Elle ne me donne pas encore les adresses de mes beaux-frères. Il est tout de même curieux qu'après trois mois de guerre je ne puisse leur écrire.

À bientôt

Affectueusement

E. Laffon

À Yvonne et Jules Laffon

[Mardi] 12 décembre [1939]

Mes chers Parents,

J'aurais voulu vous envoyer immédiatement le livre que je vous avais promis ; mais en mon absence, un de mes camarades l'ayant commencé, je n'ai pu évidemment le lui retirer des mains. Je vous le donnerai dès qu'il l'aura terminé.

J'ai trouvé la même vie ici, encore plus calme qu'à mon départ. Le ciel est perpétuellement couvert ; il a plu beaucoup ; on craint la

neige. J'ai changé de chambre ; j'ai une cheminée dans la nouvelle et suis chauffé.

Hier et avant hier, j'ai rompu la monotonie. Notre Commandant m'a emmené en liaison à Metz en voiture. Je suis parti dimanche à 3 heures 30 avec un camarade, lieutenant à l'E. M. de l'Escadre. Nous sommes arrivés à Metz à 20 heures ; dîner au buffet de la gare, qui est dans beaucoup de villes, l'endroit « bien ». Une boîte de nuit lugubre jusqu'à 11 heures. Une ville noire comme l'encre. Peu de monde. L'arrière front. Le lendemain, départ de bonne heure. Le Commandant nous a pris avec lui pour aller voir son fils, derrière la ligne Maginot ; de la boue ; un travail du Génie gigantesque dans les intervalles. De rares coups de canon, au loin. Activité nulle.

Puis visite d'un ouvrage de la ligne. Nous y avons déjeuné, invités par le capitaine qui le commande. Tout cela plein d'intérêt pour moi, qui ne connaissais rien de cette région. Départ à 14 heures pour les avant-postes. Des relèves sur les routes, du calme, dans la campagne en hiver. Retour par Hagondange dont nous visitons les aciéries. Elles travaillent au maximum. Cela me rappelait mes voyages de l'Ecole des Mines.

Retour à S. P. 934 dans la nuit à 2 heures du matin. Nous dormions dans la voiture.

Demain j'espère aller en liaison à la division, et déjeuner chez Bounin qui se trouve fort près. Cela me fera plaisir de le revoir.

Rien de nouveau depuis mon départ. La situation est inchangée. Cependant il ne faut pas cacher que le Reich n'enlève pas de troupes dans la région voisine de la Hollande et du Luxembourg ; au contraire, semble-t-il.

Quid ?

Bien affectueusement

E. Laffon